

In Memoriam Pierre Bourdieu (1930-2002)

La dernière leçon de Pierre Bourdieu

Marcel Fournier

L'exclusion : changement de cap

Volume 33, Number 2, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/008319ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/008319ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fournier, M. (2001). In Memoriam Pierre Bourdieu (1930-2002) / La dernière leçon de Pierre Bourdieu. *Sociologie et sociétés*, 33(2), 217–221.
<https://doi.org/10.7202/008319ar>



In Memoriam Pierre Bourdieu (1930-2002)

La dernière leçon de Pierre Bourdieu

MARCEL FOURNIER

Département de sociologie
Université de Montréal
C.P. 6128, succursale Centre-ville
Montréal (Québec), Canada H3C 3J7
Courriel : marcel.fournier@umontreal.ca

MERCREDI, le 27 mars 2001, 11 heures. Pierre Bourdieu monte sur la tribune et s'assoit derrière le grand bureau. Veste bleu marine, chemise bleue, pas de cravate évidemment. Un peu crispé, il paraît nerveux. Le nouvel amphithéâtre Marguerite-de-Navarre du Collège de France est archi-comble : plus de cinq cents personnes. Certaines attendent depuis plus d'une heure. Un auditoire très diversifié : de jeunes étudiants, des chercheurs et des professeurs, des personnes âgées. Il y a aussi les proches collaborateurs : Patrick Champagne, Rémi Lenoir, Louis Pinto, Francine Muel-Dreyfus, Bernard Lacroix, Frédéric Lebaron, Alfrâno Garcia, Rosine Christin, Éric Brillant. Certains suivent le cours depuis plus de vingt ans. Enfin à ces fidèles s'ajoutent des curieux, attirés par l'événement, mais aucun professeur du Collège. Un photographe, tout ce qu'il y a de plus professionnel, avec trépied et grosses lentilles, prend des photos. Mais l'événement n'est pas filmé. Où est donc passé le responsable du service audiovisuel du Collège?

C'est la dernière leçon. Pierre Bourdieu prend en juin prochain sa retraite. Vingt ans plus tôt, il consacrait sa leçon inaugurale à « La leçon sur la leçon ». Le thème de sa dernière série de cours depuis janvier 2001 est « La sociologie du champ scientifique et la réflexivité ». Au cœur de sa réflexion se trouve la question de l'historicisation de la raison. L'objectivité n'est-elle qu'intersubjective? Y a-t-il des normes universelles de la raison? se demande-t-il. Son objectif est de « contribuer à l'historicisation de la science tout

en évitant l'historicisme absolu ». Il n'est pas question pour lui de « scier la branche sur laquelle (il) est assis » : « Je suis rattaché à la tradition rationaliste, et je ne veux pas participer à la destruction de la science. » Et s'il veut bien objectiver la science, ce n'est donc pas « tomber dans l'antiscientisme » ; opposé à la mode postmoderne, il entend au contraire intégrer les deux positions opposées, l'historicisme et le rationalisme. Une attitude prudente ? Il se le demande lui-même : « J'ai été souvent amené à réunir les contraires : ni çà ni ça. Il y a un refus de choisir entre deux termes d'une opposition. Il y a là quelque chose de l'habitus du chercheur. »

Le philosophe de la science, le lecteur admiratif de Bachelard, de Koyré et de Canguilhem qu'était le jeune Bourdieu revient en quelque sorte au bercaïl, mais chaussé des gros sabots de la sociologie : il entend faire une sociologie de la philosophie et plus largement de la science, ce qui, espère-t-il, « fera le plus grand bien à la philosophie ». « Le sujet de la science n'est pas, a-t-il déclaré dans un cours précédent, un individu mais un champ. » Et aussi : « La réflexivité ce n'est pas le cogito, c'est le champ. Donc elle est collective. » Voilà de quoi irriter plus d'un philosophe !

PARLER DE SOI OU LA NÉCESSAIRE RÉFLEXIVITÉ

De la sociologie de la science en général, Pierre Bourdieu était, dans son cours précédent, passé à la sociologie des sciences sociales. Il ne lui restait qu'à faire un pas en avant pour s'engager dans l'auto-socioanalyse. Le sociologue, s'il pratique la sociologie de la science et s'il se fait le défenseur de la réflexivité, ne peut pas ne pas réfléchir sur son propre travail scientifique, il doit « objectiver le sujet de l'objectivation ». Il faut donc boucler la boucle. Pierre Bourdieu est conscient de la difficulté d'un tel exercice qui est sans fin, et il ne cache pas son embarras : « Tout cela s'apparente à une sorte d'apologie. » Bourdieu demeure prudent : « Je ne pense pas me laisser trop aller. » Il ne s'agit pour lui ni de faire une confession ni d'écrire ses mémoires. Il accepte en fait de parler de lui-même mais en autant qu'il objective sa propre trajectoire et les positions qu'il a occupées. C'est tantôt le *je* tantôt le *PB*. La socioanalyse consiste en quelque sorte à « convertir des humeurs en hypothèses et des antipathies en analyse ».

Bourdieu fait son travail de sociologue, sérieusement, ne devenant plus personnel qu'au détour d'une phrase ou lorsqu'il quitte son texte. Donc peu de confidences. Mais il sait se faire incisif, en particulier à l'égard de ses « proches », les philosophes et les sociologues. Le *point de vue* qu'il adopte est strictement sociologique et les notions qu'il utilise sont celles-là même qu'il a introduites : habitus, position sociale, champ. Il ne faut certes pas s'en étonner, mais chacun retient son soufflé. C'est en quelque sorte le test ultime de la méthode. On est comme devant le savant qui s'applique à lui-même le traitement qu'il vient de trouver. Va-t-il réussir ?

DE LA FRANCE PROFONDE AU COLLÈGE DE FRANCE

Pierre Bourdieu accepte de décrire sa trajectoire personnelle, mais pas de n'importe quelle façon. Il y a des choses qu'il dit et d'autres qu'il ne dit pas, et s'il « s'embrouille », comme il le dit, c'est « tantôt par exprès, tantôt non ». Il reconnaît que « pour un so-

ciologue, le passé social, qu'il soit bourgeois ou populaire, est toujours un peu embarrassant. Mais, s'il y a réflexivité, le passé peut devenir un atout». Mais qu'est-ce qu'on peut bien faire avec son passé? Peut-il être surmonté et sublimé scientifiquement? À ces questions, Bourdieu répond : «La socioanalyse joue son rôle et permet de rationaliser ses propres stratégies.»

Bourdieu est d'origine provinciale, «très, très provinciale», précise-t-il, et il est issu d'un milieu qu'il décrit comme populaire. «Un peu comme Heidegger», ose-t-il ajouter. Et s'il échappe à son milieu et qu'il accède à l'«aristocratie» scientifique, c'est par l'école, c'est-à-dire, dans son cas, l'École normale. Il est, pour reprendre son expression, un «miraculé», ou d'un autre point de vue, un *self-made man*, qui a l'arrogance de vouloir lever tous les défis et de battre les dominants sur leur propre terrain. Et cela donne ce qu'il appelle un «habitus clivé», et qui est au principe d'une distanciation par rapport à l'aristocratie et au populisme, et, dans le champ scientifique, d'une distance à la fois des dominants et des dominés.

Une position évidemment difficile à tenir. Tout cela prédispose à une certaine révolte contre le monde académique, en particulier contre la pensée scholastique, et à l'adoption d'une posture réflexive; tout cela prédispose aussi à la recherche de la «conciliation dans la tension», par exemple à investir une grande ambition dans des sujets triviaux, telle la photographie. Un chapitre de *L'Art moyen* s'intitule «Une esthétique anti-kantienne».

La carrière de Pierre Bourdieu peut se résumer à quelques postes professionnels : enseignement en Algérie et à Lille, puis à l'École pratique des hautes études et au Collège de France. Il n'a pas orienté toute sa carrière vers le seul objectif d'entrer un jour à la Sorbonne ou au Collège. Le Collège de France est, à ses yeux, une institution très particulière, qui peut devenir — il pense à Jules Villemin — pour certains un enterrement de première classe. Bourdieu se montre quelque peu sévère à l'égard de quelques collègues. Il ne doit sûrement pas être heureux, mais il ne le dit pas, que, pour la chaire d'histoire contemporaine, l'Assemblée du Collège ait préféré Pierre Rosanvallon à Christophe Charle. Cependant, le Collège a, reconnaît-il, l'avantage d'être «une institution hors institution, la plus anti-institutionnelle des institutions, enfin un lieu pour hérétiques consacrés». On y a retrouvé Michel Foucault, dont Bourdieu se sent, à plus d'un égard, proche, même s'ils sont d'origines sociales très différentes.

LA SOCIOLOGIE, UNE DISCIPLINE DOMINÉE ET PEU DÉRANGÉANTE

Le moment et le mode d'accès à une discipline est toujours très important. Pour Pierre Bourdieu, ce sont les années 1960, l'Algérie et enfin l'ethnologie, une discipline qui, avec le prestige de Lévi-Strauss, occupe alors, à ses yeux, une position supérieure parmi les sciences humaines et sociales. L'expérience algérienne est capitale : «Ce fut une immense coupure par rapport au monde académique. Moi qui écrivais de brillantes dissertations, je ne pouvais plus écrire, car je devais écrire avec tout ce que la philosophie repoussait.»

Bourdieu revient d'Algérie ethnologue, partageant le mépris de ses collègues pour la sociologie : «Si on m'avait dit que je deviendrais sociologue, j'aurais aimé mieux

mourir... » On comprend donc mal pourquoi le nouvel ethnologue, doté, comme il aime le dire, d'un capital philosophique *hard*, ait voulu quitter cette discipline-reine pour aller vers la sociologie qui est, comme il le montre dans *Homo academicus*, une discipline doublement dominée : c'est la plus basse des sciences, et la plus basse des sciences sociales. Et il en rajoute : « C'est une discipline paria, une disciple-refuge. C'est la pou-belle des disciplines [...]. C'est une discipline où il n'y a pas d'agrégation, une discipline où il y a une immense dispersion entre le plus haut et le plus bas, même si tous portent le même titre. » Mais Bourdieu n'hésite pas, aujourd'hui comme hier, à « assumer son titre de sociologue avec tout ce que cela peut avoir de diffamant ». Et l'un de ses buts est « de faire en sorte qu'il soit de plus en plus difficile de faire de la sociologie, bref de lever la barre ». Au brillant, il préfère toujours le sérieux, et il s'identifie à ceux que Bachelard appelait les « travailleurs de la preuve ».

La sociologie française, ce sont, dans les années 1960-1970, les maîtres scolaires : Stoezel, Gurvitch et Aron (qui apparaît comme le « lieu de la liberté »). C'est aussi la deuxième génération des Touraine, Crozier, Reynault, Isambert, mari et femme. Chacun a son territoire, sa revue. Enfin la sociologie française est une discipline largement dominée par la sociologie américaine, celle des Merton, Lazarsfeld et Parsons, une sociologie scientiste et positiviste, qui dissocie complètement théorie et recherche empirique.

En fait, si Bourdieu se déplace vers la sociologie, c'est pour se battre, en y important une nouvelle posture et une nouvelle méthode. Son inspiration, son ambition, c'est de « changer la sociologie, de faire la révolution dans la sociologie ». Un peu comme l'a fait Émile Durkheim : c'est-à-dire une révolution collective orientée vers des fins à la fois scientifiques et politiques. D'où l'importance à ses yeux du *Métier de sociologue* qu'il publie en 1968 en collaboration avec Jean-Claude Passeron et Jean-Claude Chamboredon : « C'est un manifeste et un manuel, à la fois ambitieux et modeste, » D'où l'importance aussi de la traduction en français d'auteurs tel Goffman.

Pierre Bourdieu a fait école. Il y a eu les séminaires à l'École des hautes études en sciences sociales, le Centre de sociologie européenne, la revue *Les Actes de la recherche en sciences sociales*. Le problème qui se pose est, avoue-t-il, celui de la reproduction, mais dans une entreprise subversive, cette reproduction est, pour reprendre le titre de l'un de ses articles, interdite. Donc l'institutionnalisation d'une telle école est toujours fragile. Un échec ? Peut-être pas. Mais Bourdieu se pose probablement aujourd'hui la question de la postérité de son œuvre.

Pour bien illustrer sa position paradoxale, Pierre Bourdieu termine sa leçon avec deux métaphores. La première est empruntée à Leibniz, d'après une citation de Merleau-Ponty : Dieu est le lieu géométral de toutes les perspectives. L'autre métaphore viendrait de Freud (mais qui a été aussi, ce que Bourdieu oublie, citée par Lacan !) : c'est celle de saint Christophe qui porte le globe terrestre sur son épaule. Et s'il porte le monde sur son épaule, sur quoi reposent ses pieds ? Il y a donc d'un côté le sociologue-Dieu (Bourdieu, bourdivin, on n'est pas loin de Dieu) et de l'autre, le sociologue aux pieds d'argile. La sociologie ne peut donc échapper à cette tension, et c'est en quelque sorte le sort que lui jette Bourdieu.

QUELQUES QUESTIONS

Pierre Bourdieu avait, en début de cours, annoncé qu'il y aurait une période de questions à la fin du cours. À midi, il annonça que cette période ne serait que d'une demi-heure. Lorsqu'à midi quarante-cinq, il termine sa conférence, il ramasse ses feuilles, se lève et, sous les applaudissements, il se dirige, les traits tirés et le dos un peu courbé, vers la porte. Et puis tout à coup, il s'arrête, un peu gêné, il regarde la foule, et il revient au micro. « J'allais oublier les questions. En avez-vous ? » dit-il d'un ton amusé. Les questions sont peu nombreuses et portent sur des thèmes diversifiés : Piaget et la psychologie expérimentale, l'habitus et la liberté, la télévision, et enfin, ce qui était peut-être prévisible, la politique. « Le sociologue a, affirme Bourdieu, la capacité de prévoir. Mais pour l'exercer, il faut travailler et avoir le courage d'aller à contre-courant, au risque d'apparaître comme fou ou illuminé. » Et il conclut : « Malheureusement j'ai peur d'avoir de plus en plus raison. »

Et puis il y a le cocktail, les poignées de main, les félicitations, les brèves discussions. C'est, comme dirait Durkheim, une fête, mais une fête un peu triste : c'est pour plusieurs la fin de quelque chose. Pour sa part, Pierre Bourdieu est aussi ému, même s'il dit qu'il n'a pas de sentiment particulier : « Tout cela lui demandait beaucoup de temps. On trouvera bien une autre façon d'établir des liens entre les chercheurs. » À la sortie de l'auditorium, des jeunes distribuent une feuille-incrisption : « Si vous voulez être informé(e) des prochaines interventions publiques de Pierre Bourdieu, laissez-nous vos coordonnées, éventuellement, votre adresse *e.mail*. »

Dernière leçon ? Chez les Kabyles, il n'y a jamais, précise Pierre Bourdieu en aparté, de dernière leçon... ◆